

HUBLOT

Ils étaient là, assis sur le banc du square, depuis longtemps déjà. La nuit autour d'eux s'était épaissie, la ville prenait son rythme de somnambule, tout était calme, et doux, en cette soirée de printemps. Elle, la tête posée sur l'épaule de son aimé, égrenait à mi-voix les projets qu'elle imaginait pour leur vie. Lui, rêveur, se laissait entraîner dans cette vision d'un monde nouveau, le leur. Leurs doigts entrelacés reposaient en paix sur leurs jambes accolées. Autour d'eux la réalité s'effaçait, le petit parc s'enfonçait dans la nuit, des chants timides s'élançaient du haut des branches... Un autre monde, pour deux jeunes âmes enfouies dans la solitude grandissante de l'obscurité complice...

Le premier promeneur du matin les trouva ainsi, assis l'un contre l'autre, sur le banc en bois du parc dont on ne fermait jamais les portes. Morts. Avec un sourire tendre sur le visage.

La nouvelle secoua violemment la petite ville de Valover. De quoi donc ces deux jeunes gens étaient-ils morts ?! L'autopsie ne révéla rien, aucune blessure, aucune trace de piqûre, rien qui pût expliquer ces décès. Les familles, affolées et éplorées, accusaient à pleine voix les uns et les autres, cherchaient un sens à leur chagrin, un « parce que » qui, faute de soulager leur peine, l'aurait au moins contenue en trouvant un coupable. Un témoin s'était présenté au poste de police, le père Michu, qui tous les soirs après les informations allait fumer sa cigarette sur son petit balcon, avec vue directe sur le parc. Le père Michu affirmait avoir aperçu « une ombre » s'arrêter derrière le banc, pendant quelques secondes, avant de s'évanouir. Ce témoignage étrange fut vite balayé par les policiers : témoin douteux, le père Michu était connu pour abuser souvent de la bouteille.

Mais les choses devinrent encore plus inquiétantes quand on retrouva, le lendemain de son témoignage spontané, le père Michu affalé sur la chaise de son balcon, raide mort, le mégot encore collé aux lèvres.

L'émoi dans la ville devint palpable. On parla de tueur en série, de maladie exotique, de tout et de son contraire, car là aussi l'autopsie n'éclaircit en rien le décès suspect de cet homme. Certes l'état de son foie était déplorable, mais cela n'était pas suffisant pour expliquer la rapidité du décès.

Quand une quatrième victime fut découverte, au fond d'une ruelle, la folie commença à s'installer dans la commune. Il s'agissait cette fois d'un adolescent, sorti en douce pendant la soirée pour rejoindre ses amis et qui, avant de retourner dans la maison familiale, avait fumé une dernière cigarette à l'arôme un peu trop reconnaissable. Là encore, aucune explication du corps médical, qui semblait perdre complètement ses repères avec son assurance.

Le maire, monsieur Ballon, prit alors, après concertation avec les policiers et les médecins, des décisions radicales. L'enquête révélait que les décès s'étaient tous produits la nuit. Un couvre-feu fut établi : à partir de vingt heures toute personne rencontrée sur la voie publique par les forces de l'ordre serait immédiatement reconduite chez elle avec

l'application d'une forte amende. Il était désormais également interdit de profiter des extérieurs attenants au domicile (balcon, jardin...) à partir de la tombée de la nuit. Comme aucune tranche d'âge ne semblait particulièrement concernée par les décès inexplicables, tout le monde se devait de respecter ces consignes strictes, en attendant des données plus élaborées et précises. Dans la journée chacun et chacune vaquait à ses occupations et devoirs habituels, mais la peur s'insinuait peu à peu dans l'esprit des Valovernais, et les quelques inconscients qui bravèrent les interdits le payèrent de leur vie. La morgue connaissait un taux d'occupation inusité, et le médecin légiste devenait aussi blême que ses colocataires.

On installa bientôt des barrières aux entrées de la ville, qui fut confinée, et ses issues gardées par des militaires bien armés. La France vivait cette situation comme une série dramatique, passée en boucles sur les différentes chaînes d'information. Des scientifiques habillés et casqués de blanc sillonnaient la ville et faisaient prélèvement sur prélèvement : végétaux, minéraux, animaux, humains, tout fut analysé classé décortiqué étiqueté. Mais de virus, point. De cause identifiable, aucune. Seuls mouraient les gens qui évoluaient à l'extérieur la nuit, malgré les patrouilles de policiers. Les policiers eux-mêmes, les uns après les autres, furent décimés. Ils furent remplacés par des militaires, qui connurent le même sort. Une lueur d'espoir se produisit quand on découvrit que le clochard local, qui dormait sous un lampadaire, échappait à cette mort étrange. Après de multiples analyses pratiquées en vain sur l'homme des rues, une idée jaillit : la lumière pouvait-elle être une défense ? On arma donc les militaires de torches puissantes, et le maire décida de condamner l'accès à toute zone de la ville qui ne pouvait être efficacement éclairée.

Et le nombre de décès décrivit. Sans aucune logique apparente, l'étrange épidémie connut une accalmie encourageante. La France frémissait à cette nouvelle, l'espoir perçait à travers les nombreux sites d'informations, et Valover n'osait pousser un soupir massif de soulagement. Les frais engagés dans cette opération de sauvetage n'étaient donc pas inutiles, mais le médecin légiste n'en était pas plus heureux pour autant, et les scientifiques sur le terrain non plus : rien, dans tous leurs travaux de recherches, ne venait donner un sens à ce mal secret et implacable. Donc imprévisible. Et qui pouvait ainsi se reproduire, aller et revenir, sans qu'aucun traitement, aucune prophylaxie, aucun vaccin, ne puissent être découverts et mis en place. L'angoisse étreignait tous les cœurs de Valover...

Nicolas, qui habitait avec ses parents dans le centre du vieux bourg, du haut de ses douze ans énonça un soir, devant ses parents médusés, et avec beaucoup d'assurance, que « tout ça c'était à cause du bonhomme gris ».

« - Qu'est ce que tu racontes ?!

- C'est Hublot qui me l'a dit, c'est vrai ! »

Le père fut secoué d'un grand éclat de rire : « Hublot ! Mais Nicolas, tu deviens fou ? Un poisson rouge – dit-il en désignant le petit aquarium posé sur une table ronde – ne parle

pas ! Et n'a même pas de cordes vocales !! Ni de conscience... La science fiction, c'est de la fiction, pas de la science, justement ! Donc ce n'est pas vrai !

- Mais papa je t'assure ! Le bonhomme gris a débarqué avec le dernier gros bateau de croisière, au bout du quai, il y a plus de deux mois. On était sa première escale parce qu'il venait du pays d'à côté et...

- Nicolas tais-toi ! Tu ne me fais plus rire maintenant et si tu continues avec ces âneries tu risques fort de te retrouver sans tablette pendant un bon moment ! ».

Nicolas, la lippe boudeuse, alla cacher son mécontentement dans sa chambre.

Au bout de deux mois de confinement, alors que plus aucun décès suspect n'avait été à déplorer depuis trois semaines, le maire, après consultation de la préfecture, des militaires et des scientifiques, décida de réunir ses concitoyens dans une grande fête sur le stade de football de la commune, et dans la foulée d'embarquer qui le voudrait dans une croisière sur le fleuve pour emmener tout son monde vers les brûlants rivages de la Méditerranée. Mais les mesures restrictives étaient maintenues, même si la ville était désormais à nouveau ouverte aux transits.

Donc en un dimanche matin lumineux, les Valovernais arrivèrent en masse sur l'herbe du stade, habillés de vêtements colorés, le sourire aux lèvres et pour beaucoup un sac de voyage bien rempli au bout des doigts. Monsieur Ballon avait fait les choses en grand : une fête foraine étalait ses manèges et petites boutiques sur la moitié de la superficie disponible, tandis que sur l'autre moitié un orchestre bien inspiré engageait les indécis à entrer dans la danse. L'ambiance petit à petit devint décidément plus détendue, et tout le poids de l'angoisse qui accablait les gens depuis trop longtemps trouva un exutoire dans une euphorie qui prenait chez certains des allures d'hystérie. Des rires fusaient de tous côtés, des bousculades engorgeaient l'accès aux manèges, les adultes étant en l'occurrence beaucoup plus indisciplinés que les enfants. Le maire, réjoui, et soulagé, voyait la vie renaître avec une vigueur tout à fait exceptionnelle, et reprenait confiance en l'avenir. Un jour prochain, à n'en pas douter, une cause serait trouvée à ce déferlement de morts sur sa commune, et une parade serait élaborée de manière efficace. Tous les prélèvements effectués n'avaient pas encore révélé leurs secrets, mais ce serait bientôt chose faite. La science des humains saurait faire face, encore une fois, à ces mystères meurtriers de la nature, qui se réveillent parfois de manière désastreuse pour les vivants. Et, en fin de compte, lui aussi, la poitrine enfin légère, saisit au passage la main de son épouse pour aller se déhancher en rythme sur la musique de plus en plus gaie interprétée par des musiciens en sueur et complètement débridés. Le soleil d'été tapait dur sur les têtes, et, l'alcool aidant, les gens perdaient toute pudeur sociale, oubliaient castes et distinctions, pour s'enlacer, s'embrasser, et plaisanter bruyamment sur leur claustration forcée, proposant à l'auditoire du moment des images d'eux-mêmes collés aux portes de leur domicile ou édifiant des barricades de fortune, toutes lumières éclairées, pour empêcher le mal d'entrer. Les prises d'anxiolytiques et d'antidépresseurs avaient connu une hausse significative, mais chacun disait que tout ça

allait finir très vite à la poubelle ! Le soleil, l'été, la proximité des gens, et bientôt la sirène du bateau qui accostait, décuplaient la joie générale, et tout semblait nouveau, tout semblait beau, et infiniment réel palpable et éternel...

Nicolas, qui était revenu à la maison, accompagné de son père, pour prendre le chapeau qu'il avait oublié, regardait au fond des yeux ronds de Hublot et faillit parler, mais retint les mots au bord de ses lèvres, pour éviter la punition paternelle. Comment Hublot savait-il tout ce qu'il lui racontait, lui qui vivait loin des siens, dans un aquarium ? La raison en importait peu à Nicolas. Il faisait confiance à son poisson ; et quand il repartit avec son père, il perçut du coin de l'œil le clin d'œil de son ami en écailles.

Le bateau à quai, blanc comme neige, laissait voler au vent ses guirlandes et banderoles de bienvenue, et semblait impatient de repartir. Les voyageurs, massés devant la passerelle, sautaient sur place comme des gamins, et aspiraient l'air du fleuve comme on boit un vin doux. Du stade proche émanaient toujours les bruits de la fête ; l'eau qui baignait la coque du grand navire était aussi bleue que le ciel. Un espoir immense élargissait chaque souffle, et l'envie d'un ailleurs dénué de tout danger tordait les tripes des plus impatients, des plus nerveux. Enfin l'embarquement commença, et là encore ce fut une joyeuse cohue. L'orchestre avait suivi les voyageurs, et, installé sur le quai, jouait des airs d'au-revoir pleins d'entrain, et des musiques qui sentaient bon les pays assoupis dans l'insouciance des vacances.

Nicolas, qui serrait fort la main de sa mère, agrippait de l'autre main un bout de la jupe de sa tante, qui avait décidé de faire le voyage. Célibataire et sans enfants, elle avait vécu de façon particulièrement difficile le confinement nocturne. Refusant, par discrétion, d'aller s'installer chez sa sœur, elle dormait si mal la nuit qu'elle avait de la peine à effectuer son travail de secrétaire médicale, le jour. Aussi, ce voyage représentait-il pour elle une bouffée d'oxygène inespérée, même si la nuit à venir se passerait à bord du bateau, pour gagner du temps et arriver au plus vite sur les plages du Midi...

Au moment de l'au-revoir, les deux sœurs s'étreignirent longuement, et Nicolas eut droit à une pluie de bisous parfumés ; il aimait beaucoup sa tante Lucile. Il la suivit du regard quand elle emprunta la passerelle, et tout à coup, quelque chose lui fit secouer violemment la main de sa mère : « Dis, maman, c'est qui le monsieur en gris qui part avec Lucile ? – Mais, mon chéri, ma sœur est toute seule... ? – Non, maman, et même qu'il est passé devant elle et qu'il passe devant tout le monde ! – Chéri, tu dis n'importe quoi, voyons ! Dis au-revoir à ta tante, elle nous fait signe ! ».

Planté devant l'aquarium, Nicolas demanda à Hublot pourquoi il était le seul à avoir vu le bonhomme gris : « parce qu'il faut des yeux et un cœur d'enfant, petit ou grand, pour le voir », répondit Hublot, avant de partir dans une marche arrière rapide environnée de bulles.